

Il y a beau temps que j'ai besoin de dire là-dessus ce que je vais écrire ici, Je veux parler de beauté, c'est le passé ; et de laideur, c'est maintenant. Je ne me sens coupable en rien. Je n'ai aucune responsabilité dans ce saccage. Cela s'est fait au cours du temps d'une façon voulue et inexorable. Il suffit de regarder pour comprendre que ce qui est disparu ne reviendra plus, Nous n'avons rien fait en faveur de la beauté. Notre spécialité, c'était l'enlaidissement. Il ne restait plus qu'à faire comme nous.

J'ai grandi au bord d'un fleuve, le Saint-Laurent. Il était beau et propre - enfin je veux le croire. Pour ce que j'en connaissais, de Québec à Beauport, ses rives étaient couvertes d'arbres peut-être établis là depuis des temps immémoriaux.

J'avais deux ans quand nous sommes arrivés, après des turbulences conjugales suivies de rapiécages sans joie. À mon âge, je ne savais même pas que nous vivions au bord du fleuve. Je m'en suis aperçue à l'équinoxe d'automne de l'année suivante. Après trois ou quatre jours de pluie et d'un furieux vent d'est, il est sorti de son lit, ce qu'il a recommencé à chaque marée pendant deux jours. Cette vaste maison solide en tremblait sur ses assises. Tout mugissait alentour, le vent, les flots, les arbres. Mes souvenirs sont flous et partiels, mais ce que j'en garde c'est pour toujours : je pleurais de terreur dans mon lit ; j'étais sûre que nous serions tous engloutis ; maman voulait nous amener chez nos grands-parents, mais mon père refusait.

Il me semble que cela ne s'est jamais renouvelé en automne, mais, en hiver, il nous a refait ce mauvais coup deux ou trois fois et sans l'excuse des grandes marées. Or, si les inondations d'automne n'ont rien d'aimable, celles de l'hiver sont terribles. Elles faisaient plutôt penser à des raz-de-marée venus du golfe. Toute cette eau furieuse faisait éclater la glace, puis l'entraînait en blocs énormes, qui venaient heurter la maison et qui resteront sur place, car les inondations ne rapportent pas ce qu'elles ont amené. Il n'y avait que le dégel printanier pour défaire ce paysage dantesque qui s'étendait jusqu'à la falaise. Ces berges sans relief n'offraient pas de résistance au déferlement. Le fleuve retrouvait ainsi le vieux lit qu'il occupait dans les temps préhistoriques et qu'il investira de nouveau quand sera là le réchauffement annoncé de notre planète. En attendant cette chaleur qui nous semble bien lointaine certains hivers, on peut découvrir entre les feuilles du tuf qui forme le fond de la falaise toutes sortes de coquillages fossiles, témoignages évidents de l'ancienne largeur du Saint-Laurent.

Entre la falaise et le bord de l'eau il y a donc une très vaste et, assurément, très vieille alluvion. Du bord, on ne disait jamais la plage, mais la grève, parce qu'il n'y avait pas de sable. Comme il arrive sous des cieux plus méridionaux, une végétation prodigue s'était établie sur un limon peu invitant qui dissimulait de petites bêtes visqueuses dont on se demande si elles vont fuir ou vous piquer. Les pieds s'y enfonçaient profondément, puis en ressortaient avec un bruit qui ressemblait à de gros baisers enfantins. Cela ne nous empêchait pas d'aller faire trempette de temps en temps, quand notre père était absent.

Il y avait des choses extraordinaires sur cette grève, par exemple, tout au bout, jouxtant les « terres » paternelles, « la maison du Français ». Une maison de pierre qui aurait dû être belle, mais qui avait été abandonnée en cours de construction et qui tournait lentement à la ruine. La rumeur avait élaboré toute une histoire autour de cette chose mystérieuse qu'est une maison commencée puis abandonnée, et non seulement la maison mais aussi le sol sur quoi elle s'élevait.

On disait que c'était la propriété d'un espion qui avait choisi cet endroit pour surveiller le trafic maritime et que cet homme était parti précipitamment en 1914 pour retourner en Allemagne. Un espion allemand... la maison du Français... Les gens du coin n'avaient pas une notion bien nette de la géographie européenne. Il semble que personne n'ait été assez curieux pour entreprendre de véritables recherches. Nous nous demandions parfois - nous, les enfants - si cet homme mystérieux n'avait pas laissé quelque trésor enterré là. Nous creusions un peu du bout d'une branche sèche. Oh ! pas profondément, la longueur d'une main. Nous n'avons jamais rien trouvé, pas même un clou ! Un jour, on l'a fait démolir. Qui « on » ? Ceux qui ont construit la route qui mène au pont de l'île d'Orléans, je présume.

Juste en face de notre maison, mais assez loin, à la limite des basses eaux, une pierre énorme, assez vaste de surface pour qu'on puisse s'y étendre à cinq ou six, nous semblait elle aussi bien mystérieuse. Ce n'était pas un rocher émergeant du sol, juste un gros caillou posé là. Était-ce un bloc abandonné lors du retrait de la dernière glaciation ? Ou d'une autre encore plus ancienne ? On peut le croire. Est-il toujours là ? Ou bien quelqu'un l'a-t-il dynamité ? Il y a eu tellement de destructeurs tout le long de ce fleuve ! Enfin, j'aimerais bien connaître le sort de la « grosse pierre ». Un jour que nous nous étions séchées au soleil, nous nous sommes laissés surprendre par la marée montante. Avancer en prenant à peine pied dans le flot qui rattrape et qui semble, quoi qu'on fasse, monter jusqu'au menton, aucune de nous n'a oublié cela. Certaines, depuis, ont appris à nager. Pas moi. Et j'ai eu d'autres bonnes occasions de me noyer.

En rentrant de nos trempettes - rares, il faut le dire, surtout après l'histoire de la grosse pierre - j'étais toujours intéressée par la beauté et la variété de la flore de cette grève. Sous les saules poussaient quantité de fleurs de sous-bois : les épilobes rose violacé, les propulages jaunes, les salicaires à fleurs rouges, les anémones des bois à fleurs blanches, au feuillage joliment découpé. Près d'un ruisseau qui apportait un peu plus d'eau à ce sol spongieux, des iris sauvages, des quenouilles et partout des fougères de toutes sortes. Ce ruisseau passait près de notre maison. Il était charmant et suscitait la présence de toutes sortes de boutons d'or et de lis d'eau. Notre père l'a fait combler.

Et pourtant, pour ce qui est de la flore, nous étions privilégiés. Tout au bout de l'ancien lit du fleuve, c'est-à-dire dans la falaise, poussaient aussi des plantes de sous-bois, mais de sous-bois plus sec : des sabots de Vénus, des trilles, et des fleurs très rouges, pulpeuses, malodorantes... À Cannes, un jour, mon mari et moi visitâmes une exposition d'orchidées - et quand on sait que cette famille compte des milliers d'espèces, on comprend qu'une telle exposition peut être passionnante. J'ai tout de suite aperçu mes fleurs rouges et reconnu leur odeur. C'étaient donc des orchidées. Et pourquoi pas puisque le sabot de Vénus en est une.

Ne courez pas voir toutes ces merveilles. Nous sommes arrivés là, près de ce fleuve bordé d'arbres centenaires. Seul le petit chemin de fer y menait. Il n'y avait même pas de route. Nous sommes arrivés là pour vivre dans cette belle maison, toute seule au milieu d'un vaste terrain. Elle avait été érigée vers 1903 sans rien déranger au paysage, et peu à peu nous avons tout saccagé, la berge, la falaise, toutes les fleurs sauvages, tous les arbres. Les arbres bouchaient la vue sur le fleuve – peut-être voulions nous surveiller le trafic maritime nous aussi – et les fleurs sauvages, vraiment, quelle utilité ? Vers 1950, il restait un arbre « d'origine », un arbre sauvage, un peu incliné et qui avait son caractère bien à lui, poussé là comme il l'avait voulu parce que c'était aussi sa façon d'être beau, et qu'il était, je le crois, un frêne et les frênes sont comme ça, un peu inclinés à leur cime. Je ne sais si je suis seule à les aimer... Nous en avons un joli, dans le bocage derrière la maison de Pineglen où nous avons vécu un peu de temps, mon mari et moi.

Les difficultés de la vie de banlieue nous ont fait vendre la maison et le bocage. À peine avions-nous tourné le dos que le nouveau propriétaire a fait couper le frêne. Je n'en ai plus revu souvent, c'est un arbre rare. Quand la beauté est d'une espèce rare, elle est souvent méconnue, tandis que la laideur est presque toujours acceptée, car on a tous les jours des motifs de s'y habituer.

Me voilà loin de mon fleuve, mais hélas ! je me rapprocherai vite de la laideur.

Le saccage de la grève a commencé sur « nos terres » plus de quatre-vingt-dix mille pieds carrés, c'est dire que notre péché ne fut pas véniel. Pourquoi donc étions-nous propriétaires de tout ce sol? Je ne le sais pas bien encore. Mon père n'était pas agriculteur, il était ingénieur. Et, même à un agriculteur, la grève était inutile : le sol bourbeux, souvent inondé, fourmillant d'insectes pas tous bienfaisants. Enfin, un jour de 1941, il a vendu tout cela au gouvernement de la province de Québec. Ce qui pouvait avoir repoussé a disparu sous le macadam du boulevard l'Orléans, qui est devenu, je crois, le boulevard Sainte-Anne. Le nom d'Orléans est pourtant bien beau.

Je n'ai rien contre les boulevards et je connais des autoroutes bordées de lauriers-roses. C'est notre temps. Les « petits chemins qui sentent la noisette », on n'en veut plus. Il est vrai que je ne tiens pas tellement à vivre avec mon temps. Au reste, personne ne me demande comment je veux vivre et même si je veux vivre. Mais il faut bien constater que, là où il y a du macadam, il ne pousse plus la moindre fougère. Cependant, on pourrait empêcher ces insultes faites à la nature, tous ces ajouts grotesques : flamants en celluloid rose, vieux pneus promus au statut de jardinières, « bestiaux » en matière plastique, en papier mâché, en plâtre peint, usines abandonnées, que sais-je ? Un fleuve, c'est sacré, a-t-on le droit de lui faire des rives aussi offensantes ? Où est la réponse ? Peut-on interdire à un citoyen de se construire une maison laide ? Peut-on lui refuser ce droit pour la raison qu'il veut la situer sur les rives d'un beau fleuve ? Qui décidera de ce qui est laid, de ce qui est beau ? On pourrait constituer une commission... Nous savons de reste que nous n'avons plus ces moyens-là.

On pourrait, au moins, se contenter d'une très grande propreté. Dans le domaine de la séduction, c'est encore plus important que la beauté et on peut encore se payer cela.

On peut aussi tenter de s'habituer à la laideur avec l'aide de bons « psy ». L'analyse de masse ! Nous n'avons plus ces moyens-là non plus.

Ah ! mon fleuve, mon voisin de jadis, je n'aimais pas sa beauté parce que je n'aimais rien de ce qui m'entourait. Toutefois, il me semble que j'emmagasinais son souvenir pour l'aimer plus tard, à la fois d'un amour rétrospectif pour ses rives enchanteresses et d'un amour déçu pour ce qu'elles sont devenues.

Il n'est pas responsable de ses défauts. Ses rives sont sales, ses eaux aussi. C'est qu'elles ont été visitées par des gens comme nous. Il en existe qui charrient des soupes plus épaisses. Le Gange, par exemple, qui, s'il était glacé six mois par année, verrait sa vocation bien changée. De là à conclure que si notre fleuve était plus chaud... Et ce réchauffement annoncé ?

Quand nous allions dans Charlevoix, mon mari et moi, nous emprunions naturellement la route qui longe le fleuve. « Ferme les yeux, me disait-il, je te dirai quand les rouvrir. »